

Quand les crayons témoignent

50 dessinateurs pour la liberté d'expression : le livre événement



5,90€

En vente en librairie

Une publication
 Courrier international

CINÉMA

ENTRE LES FRONTIÈRES

AVI MOGRABI

Le documentariste Avi Mograbi organise des ateliers théâtre où des migrants africains, en Israël, jouent leur propre rôle. Et forcent l'admiration.



C'est une prison dite « ouverte », située en plein désert du Néguev. A Holot, Israël regroupe les migrants soudanais ou érythréens arrêtés sans visa et inexpulsables : les conventions internationales interdisent de les renvoyer chez eux en raison des risques de persécution. Ces centaines de détenus sont libres de leurs mouvements, à un gros détail près : ils doivent répondre trois fois par jour à l'appel de leur nom, ce qui les empêche de chercher un travail ou de voyager. La contrainte, insupportable, n'a qu'un but : pousser les demandeurs d'asile politique à quitter le pays de leur propre initiative...

Les scènes saisies (et parfois volées) à Holot par Avi Mograbi montrent bien la violence et l'absurdité de cette politique de non-accueil. Mais *Entre les frontières* est bien plus qu'un reportage de plus sur la situation des réfu-

giés. Il raconte, surtout, le projet du documentariste avec le metteur en scène Chen Alon : organiser des ateliers de théâtre au cours desquels les migrants revivent leur propre expérience, leurs propres traumatismes... Devenus apprentis comédiens, ils racontent le moment où ils ont décidé de tout quitter pour partir en exil, et c'est bouleversant. A d'autres moments, des citoyens israéliens rejoignent les ateliers pour partager le vécu des migrants, chacun prenant le rôle, la place de l'autre. Davantage en retrait que dans ses documentaires précédents, le cinéaste nous pousse à changer de regard sur les réfugiés. De passer de la pitié à l'admiration...

— **Samuel Douhaire**

1 Ils ont débouché sur une pièce, *Le Théâtre législatif de Holot*, jouée une trentaine de fois en Israël.

| Documentaire franco-israélien (1h24).



Des réfugiés protégés par les conventions internationales, mais que les autorités poussent à quitter le pays.

LA REINE-GARÇON MIKA KAURISMÄKI



Elle a vingt-trois ans et on attend d'elle qu'elle procréé. Mais, en 1649, la reine Christine de Suède pense à la création, dialogue avec René Descartes et s'enflamme pour une femme de la cour... Parfois trop dépouillé et un peu fauché, ce film en costumes célèbre, avec sérieux, la personnalité fantasque d'une femme atypique et son bel esprit. Mika Kaurismäki, qui porte à l'écran

une pièce du Canadien Michel Marc Bouchard, défend la précision historique de cette reconstitution. Le charme y opère grâce à la Suédoise Malin Buska, qui interprète sans complexe le rôle de Christine, plus de quatre-vingts ans après sa compatriote, Greta Garbo. — **Frédéric Strauss**

| *The Girl King*, Finlande-Allemagne (1h46)

| Avec Malin Buska, Sarah Gadon, Michael Nyqvist.

LA REINE-GARÇON
PAR MIKA KAURISMÄKI

Film historique finlandais, avec Malin Buska, Sarah Gadon, Michael Nyqvist (1h46).



☆☆☆☆ Elle aimait follement les femmes, les chevaux et les philosophes. En vérité, la reine de Suède était un roi. C'est ainsi que son père, tué à la bataille de Lützen lorsqu'elle avait 6 ans, la désigna afin qu'elle pût lui succéder et, à 18 ans, monter sur le trône. Elevée comme un garçon, Christine grandit en pratiquant l'escrime, l'équitation, la peinture et les amours saphiques. Opposée aux fureurs de la guerre et aux rigueurs du luthéranisme, refusant de se marier et de jouer les potiches, elle trouva la force d'imposer ses idées, révolutionnaires pour le XVII^e siècle, grâce au corps de sa dame d'honneur, la comtesse Ebba Sparre, et à l'esprit de René Descartes, dont elle fit, à la cour, son pygmalion. En 1654, fatiguée de se battre pour la paix, elle abdiqua, se convertit au catholicisme, se retira à Rome, où elle fut la maîtresse d'un cardinal et mourut, à 62 ans. De la pièce que le flamboyant et saisissant destin de la reine Christine a inspirée au dramaturge québécois Michel Marc Bouchard, le cinéaste finlandais Mika Kaurismäki a tiré un film historique d'un classicisme recommandable, bien qu'un peu théâtral. Avec, dans le rôle-titre, une convaincante Malin Buska (à droite, photo) (un mix de Björk et de Noomi Rapace) et une séduisante Sarah Gadon (à gauche, photo) en favorite lascive. A noter que Patrick Bauchau se glisse très bien dans l'habit de l'auteur du « Discours de la méthode » et Hippolyte Girardot, dans celui de l'ambassadeur de France. A ce film sur la passion du pouvoir et du désir, il ne manque pas grand-chose, sinon l'émotion.

JÉRÔME GARCIN

ÇA RESSORT

Eblouissant Naruse

LE GRONDEMENT DE LA MONTAGNE, PAR MIKIO NARUSE. DRAME JAPONAIS, AVEC SETSUKO HARA, SÔ YAMAMURA (1954, 1H34, NOIR ET BLANC).

☆☆☆☆ Des géants du cinéma japonais, Mikio Naruse (1905-1969) est l'éternel oublié, dans l'ombre de Mizoguchi, Kurosawa et Ozu. Plus proche de ce dernier que des autres, ses quelque 87 films soutiennent pourtant la comparaison avec ceux de l'auteur du « Voyage à Tokyo », et certains les surpassent même. La sortie de deux inédits du maître offre d'apprécier la splendeur tranquille d'une œuvre éblouissante : après « Quand une femme monte l'escalier », voici « le Grondement de la montagne », dérivé du roman de Kawabata paru également en 1954. Naruse observe la vie d'une famille, les parents, le fils et son épouse notamment, qui habitent la même maison. Le cœur du film bat au rythme de celui du père (Sô Yamamura, photo) et de celui de sa belle-fille (Setsuko Hara, photo), unis par des liens secrets dont eux-mêmes ignorent la nature et refusent de la connaître. L'homme comprend le désarroi de la jeune femme, délaissée par son mari au profit d'une maîtresse, auprès de laquelle il tentera d'intervenir. Entre eux, rien n'est dit, tout est dans la mise en scène. Une question de regards, mise en lumière de façon sublime dans une dernière scène d'une profondeur et d'une beauté à couper le souffle. Naruse avait du génie. P.M.



OUVERT LA NUIT
PAR ÉDOUARD BAER

Comédie française, avec Edouard Baer, Sabrina Ouazani (1h37).

☆☆☆☆ Luigi, directeur de théâtre au dilettantisme flamboyant, est acculé par son équipe au bord de la crise de nerfs. La veille d'une première, il doit trouver un singe pour les besoins de la pièce. C'est le prétexte à une virée nocturne « à la rencontre des divers aspects du Paris contemporain » et en compagnie de la jeune et jolie stagiaire (Sabrina Ouazani). Etudiante à Sciences-Po, elle incarne tout ce qui effraie notre ludion des grands soirs, en Baer et contre tout nonron normatif. Il aura fallu douze ans à Edouard Baer (photo) pour donner une suite aux élucubrations de « la Bostella » et d'« Akoïbon ». « Ouvert la nuit », avec son titre emprunté à Paul Morand, s'il est plus tenu dans sa forme, ressemble comme les précédents à son auteur, d'une lucidité sur lui-même qui confine à la roublardise. Autoportrait à peine déguisé, le film charme autant qu'il agace, et c'est tout à son honneur. Baer baguenaude entre égotisme et esprit de troupe, Paris réel et fantasmé, fanfaronnade et mélancoïlisme. En ces temps de repli sur soi et de capitalisme triomphant, il serait dommage de boudier cette ode à l'inattendu, à la gratuité du geste et à la mauvaise foi généreuse.

NICOLAS SCHALLER

LA MÉCANIQUE DE L'OMBRE
PAR THOMAS KRUIHOF

Film d'espionnage français, avec François Cluzet, Denis Podalydès, Sami Bouajila (1h33).

☆☆☆☆ Un bureaucrate (François Cluzet, photo),

